

“Le Fils maudit”

Drame en trois actes

Par YVON D'ARVOR

III^e ACTE

LE RETOUR DU FILS MAUDIT OU LE PARDON

Décor : C'est la nuit !

Chambre à coucher de la fermière... Quelques meubles anciens ;... dans un coin, un grand lit à rideaux blancs (ou de couleur) dans lequel repose la fermière gravement malade... Une lampe à pétrole éclaire l'appartement.

Au dehors un orage : éclairs, tonnerre.

MATHURIN (*Assis, la tête entre les mains, veille auprès de la malade*).— Seigneur ! ayez pitié de moi... Ne rejetez pas ma prière... Pauvre et chère épouse ! Comme elle souffre... et cependant pas une plainte... pas un soupir. Elle est là étendue, presque sans mouvement, son visage est défiguré... son front ridé avant l'âge... ses yeux enfoncés, toutes ces choses ne disent-elles pas assez éloquemment tout ce qu'elle a souffert depuis quatre ans... Oui !... c'est bien la “femme forte” dont parle l'Évangile... Elle a été une mère affectueuse et tendre, comme elle a été une épouse fidèle et modèle... Et dire que...

(*A ce moment on frappe à la porte*).

Entrez ! (*Henri revêtu d'une soutane apparaît*).— Ne fais pas le moindre bruit, mon enfant, car elle sommeille... Un peu de repos lui sera profitable.

HENRI.— Ecoute père comme sa respiration est haletante... Regarde ses lèvres pâlies qui semblent toujours murmurer quelque chose... Vois sa poitrine qui s'agite fiévreusement... Mon Dieu, que c'est triste de...

MATHURIN.— N'achève pas de grâce !... Tout n'est pas fini... Il faut espérer contre toute espérance.

HENRI.— L'espoir... c'est en effet le dernier sentiment qui meurt dans l'homme.

MATHURIN.— O nuit terrible que me réserves-tu ?

(*On entend le bruit lointain du tonnerre, des éclairs illuminent la nuit de temps à autre*).

HENRI.— Un éclair.

MATHURIN (*s'en allant à la croisée, et s'y attardant un instant*).— Un orage se prépare à

l'horizon... Pourvu qu'il ne vienne pas éclater au-dessus de nos têtes... Ce serait bien dommage pour notre chère malade... elle est si faible déjà. Un rien l'énerve et la fatigue... Pauvre amie ! A cinquante ans, être clouée sur un lit de souffrances... condamnée par la voix intransigeante des médecins à ne plus pouvoir songer à revivre...

HENRI.— Dieu seul, père, est l'unique maître de toutes les destinées.

MATHURIN.— Aucun soin n'a manqué à ta mère. J'ai fait pour elle tout ce que humainement il m'était possible de faire ; toute ma fortune, je la sacrifierais sans regret, pour la sauver.

FRANÇOISE (*divagant*).— Yvon ?... Yvon ?

MATHURIN (*se penchant vers elle*).— Encore un peu de patience. Il doit arriver d'une minuet à l'autre.

FRANÇOISE.— Et Henri !... où est-il ?

HENRI.— Ici à tes côtés, ma mère bien aimée. (*Il se penche vers sa mère*).

FRANÇOISE.— Ne quitte plus mon chevet.

HENRI.— Rassurez-vous, mère... Je veille et je prie.

FRANÇOISE.— Oui, mon enfant, il faut beaucoup prier... surtout maintenant... N'oublie pas non plus ton frère dans tes bonnes prières.

HENRI.— Ne parlez pas trop mère ; cela vous fatiguerait... Le docteur, vous a prescrit le repos.

FRANÇOISE.— Je le sais... mais le repos éternel est très proche pour moi.

HENRI.— Non !... pas encore, mère adorée... Il faut que vous guérissiez : c'est la grâce que je demande à Notre-Seigneur depuis que vous êtes souffrante...

FRANÇOISE.— Ah ! toi non plus... tu ne veux donc pas te rendre à l'évidence... Il faut que la volonté de Dieu soit faite cependant.

MATHURIN.— Allons ! il faut dormir un peu.

FRANÇOISE.— Je ne le puis... je brûle... la tête me tourne... Et cet orage... ces lueurs sinistres... ce terrible fracas... Yvon ! Yvon !

MATHURIN.— Ne t'inquiète pas. Notre bon Corentin est parti à sa rencontre avec la voiture couverte.

HENRI.— Et “Jannie” la douce jument qu'Yvon préférait tant.